

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1977)
Heft: 425

Artikel: Gauche française : la névrose du programme
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1018875>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La névrose du programme

Inutile d'ajouter dans ces colonnes à la littérature qui fleurit de tous côtés à propos de la gauche française ! Un texte, cependant, nous a paru spécialement intéressant et jeter un peu de lumière dans la confusion générale. Il s'agit du « point de vue » de Régis Debray, intitulé « La névrose obsessionnelle » et publié dans « Le Monde » du 29 septembre dernier. En voici les extraits qui nous semblent spécialement dignes d'attention. Régis Debray commence sa démonstration de la manière suivante :

« Un seul pas du mouvement réel est plus important qu'une douzaine de programmes », remarquait Marx, avant d'ajouter, sans illusion, quelques « gloses marginales » au programme commun dit de Gotha.

Innombrables ont été, depuis un siècle les programmes politiques dûment élaborés et signés, mais non suivis d'effets.

Innombrables, les pas en avant qui se sont faits en dépit ou à côté des programmes — effets sans cause écrite. Ne parlons pas des révolutions, par définition hors programme (Où est le programme commun de 1789 ou celui de la Commune ?). Mais du mouvement réel, en France, à notre époque. Echafaudée en 1935 et publiée quatre mois avant la campagne électorale, la plate-forme du Front populaire ne brillait pas par sa précision (les congés payés, par exemple, n'y figuraient même pas). Le programme stipulait bien des réformes de structure économique, mais il ne pouvait prévoir l'essentiel : les grèves de mai 36 — qui permirent d'en promouvoir quelques-unes — ni la guerre d'Espagne, qui interdit l'application des autres.

Si le Front populaire s'est disloqué en 1937, ce n'est pas à cause des différences d'interprétation ni des déficiences de rédaction d'un programme, mais parce que le rapport des forces avait changé

entre-temps. La Résistance a grandi quatre années sans programme et quand elle s'en est donné un, avec le CNR, au printemps de 1944, le gouvernement provisoire s'est hâté de le mettre dans sa poche. Ce qui n'a pas empêché quelques « pas en avant », en 1945.

Conclusion : les meilleurs programmes peuvent engendrer le pire. Et l'absence de programme n'a jamais empêché le meilleur. Ce n'est pas une raison pour refuser un bon programme, mais pour se souvenir qu'un programme n'a jamais fait la décision — même pas de sa propre application. Alors, pourquoi cette obsession du texte — périodique, incoercible, douloureuse ?

La réponse va de soi : la gauche ayant pour projet constitutif de faire passer les hommes d'une histoire qu'ils subissent à une histoire qu'ils maîtrisent, il est dans sa nature de préciser son projet en un programme objectif, cohérent, vérifiable. A un capitalisme qui marche tout seul, même quand il ne marche pas, s'oppose le socialisme, acte de volonté et de conscience. Au fait du prince, la démocratie oppose le contrat. A la soumission social-démocrate, à la fatalité du cours des choses, la démocratie socialiste oppose le plan d'une marche en avant résolue.

Principes incontestables, qui fondent la réalité du besoin de programme, mais n'expliquent pas sa transformation en névrose. Une psychanalyse du fait doit relayer l'analyse en droit.

Fantasme religieux : la religion du Livre (ou culte et récitation des Saintes Ecritures) a modelé l'inconscient historique d'un Occident où le mouvement ouvrier a bien dû se nicher pour pouvoir précisément s'y déployer. Le texte des fondateurs scelle l'unité du mouvement, la communication commençant par une querelle d'interprétation. D'où le règne du glosateur sur la pensée, qui fait de la lecture une opération stratégique : bonne, elle atteste la foi; mauvaise, l'infidélité.

Fantasme juridique : il n'est de garantie qu'écrite et tout écrit vaut garantie ! C'est parce qu'elle est consignée que nul n'est censé ignorer la loi, le délinquant pouvant dès lors être jugé en public.

Le programme, code politique en bonne et due forme, assure légalement son signataire contre les surprises du lendemain : ce n'est pas une assurance-vie, mais une sorte de caution déposée à l'avance par le traître virtuel dans l'Arche d'alliance (...) »

Et Régis Debray de poursuivre :

« On peut faire un plan de bataille quand on connaît le terrain, la nature et l'importance des forces adverses comme des siennes propres. Mais les plans de campagne et de guerres lointaines ou prolongées n'ont jamais existé que dans les cartons d'états-majors au repos ou dans la tête des vaincus du lendemain.

La métaphysique du programme est la négation de tous les principes du matérialisme dialectique. L'application de la première mesure prévue par le programme peut remanier le champ de forces de telle manière que l'application des suivantes en devienne soit impossible, soit négligeable. Au Chili, trois mois après l'entrée en fonction d'Allende, la question du programme de l'Unité populaire, qui avait requis des années de discussions et d'efforts, était déjà passée au dernier plan. Les circonstances avaient changé, les problèmes aussi. Toujours et partout, les processus ont pulvérisé les scénarios-fiction.

L'idée de programme, à la fois totem et tabou, a deux faces, comme la gauche elle-même. Elle atteste autant son honnêteté que ses illusions — ce qu'elle a de meilleur et ce qu'elle a de pire : son idéalisme moral et son idéalisme tout court. Ce qui rend une gauche unie, ce n'est pas un programme, c'est un ennemi commun. Donc un combat. Encore faut-il qu'il s'engage ailleurs que sur le papier. »

Et de conclure :

« Les vrais théoriciens sont pragmatiques, mais la plupart des « pragmatiques » se laissent paralyser par de fausses théories. Après son avertissement liminaire, Marx ajoutait : « Puisqu'on ne pouvait — les circonstances du moment ne le permettant

pas — aller au-delà du programme d'Eisenach, on devait se borner à conclure un accord pour l'action contre l'ennemi commun. »

Bien entendu, le vieil empêcheur de tourner en rond, qui toujours, dénia le droit aux abstractions de se mordre la queue, ne fut pas écouté. Les partis ouvriers restèrent dans l'inaction et « l'ennemi » triompha. Mais la bonne conscience théorique des partis était sauve : ils avaient proclamé leurs principes. Saufs aussi, les intérêts pratiques de l'ennemi. En somme, tout le monde était content ».

Rien à ajouter !

DANS LES KIOSQUES

Le boulevard

Vous ne fréquentez probablement pas de façon assidue « Bild », mais, un seul pas au-delà du Rhin et vous aurez pu constater la fantastique diffusion de ce quotidien : les spécialistes estiment que plus de 11 millions d'Allemands lisent ce journal dont le tirage est de 5 millions d'exemplaires. A gauche, et surtout plus à gauche, on estime que la manière dont le journal est confectionné est dangereuse pour le développement de la démocratie en Allemagne.

Au début de l'année, Günter Wallraff, qui n'en était pas à son coup d'essai, s'est fait engager dans une des rédactions locales de « Bild » sous un nom d'emprunt, et pendant quatre mois il a pu exercer ses talents de reporter, étudier les méthodes de travail et donner à des amis la possibilité de filmer son aventure. Les résultats : un livre qui se vend très bien, un feuilleton-reportage dans divers journaux, et un film, qui a été diffusé hors d'Allemagne. La Télévision suisse alémanique l'a présenté il y a quelques jours et le lendemain un débat réunissait divers journalistes pour débattre de la presse de boulevard. Il est

difficile de prétendre que l'exercice était passionnant pour des non-intéressés. En revanche, pour les « fanatiques » de la presse, il valait la peine de suivre et les débats et la présentation du film. Pas de révélations fracassantes, mais une confirmation au moins : pour réussir à faire lire un journal par les masses, il ne suffit pas à la rédac-

Claude Mauriac dans « vsd », à propos du film de Patricia Moraz « Les Indiens sont encore loin » et plus généralement à propos du film suisse : Les Suisses ont une expérience particulière de l'ennui et du désespoir. Ce serait une idée reçue et des plus imbéciles si nous n'ajoutions : « Nous sommes tous des Suisses allemands (et français) ».

* * *

La Suisse est-elle le dernier bastion du capitalisme à l'état pur ? (Schweiz — letztes Bollwerk des reinen Kapitalismus ?). La question n'est pas posée par un journal gauchiste mais par le bi-hebdomadaire « Finanz- und Wirtschaft » dans le dernier article d'une série consacrée aux interventions de l'Etat dans l'économie et après avoir mené enquête au-delà de nos frontières.

tion de s'abonner à une ou plusieurs agences d'information et de reproduire leurs bulletins avec des commentaires maison.

Au surplus, les téléspectateurs ont remarqué que les journalistes avaient souvent de la peine à s'exprimer verbalement. A part le rédacteur en chef de « Tat », Schawinski, un homme de télévision avant d'être un homme de la presse écrite, les autres participants semblaient un peu empruntés. Une « conclusion » après le débat : tout le monde est d'accord pour dire que la « presse de boulevard » amène, en Suisse, un peu d'air, un certain dynamisme dans les rédactions, bien qu'elle n'en soit pas encore — peut-être parce que le marché est très limité — à utiliser les méthodes de recherches de ses homologues étrangers.

A noter, au début de l'entretien, une attaque de Schawinski contre « Blick », représenté par son rédacteur en chef Fred Luchsinger, mais la concordance de leurs vues sur la presse traditionnelle représentée par un rédacteur du « Bund », de Berne a été remarquée. Le rédacteur du « Tages-Anzeiger » présent au débat a su faire comprendre que son journal était d'un niveau à part. Au total, une salutaire entreprise de vulgarisation des problèmes de la presse.

— Dans le magazine hebdomadaire du « Tages-Anzeiger » un long reportage sur l'état actuel de la « participation » dans les entreprises yougoslaves. L'intérêt de cette étude qui paraît après tant d'autres sur le même sujet : les auteurs, Hans Kissling et Heinz Hollenstein, tracent les grandes lignes de leur bilan à travers une dizaine d'interviews (un directeur, un travailleur, une travailleuse, un portier d'hôtel, un permanent syndical, entre autres) prises sur le vif.

— Les premières pages du supplément hebdomadaire de la « Basler Zeitung » sont consacrées aux efforts tentés dans la région bâloise pour empêcher la propagation du chômage des jeunes (les suites pratiques de la fondation, en 1976, d'un groupe de travail œcuménique « récession »). A noter, dans le même numéro de la « BZ », deux pages de nouveaux textes dus à des auteurs bâlois (prose et poèmes) et deux autres pages de photographies « chinoises » : face à face, les affiches de propagande et la réalité quotidienne du combat de 800 millions d'êtres humains.

— Le dernier numéro de l'hebdomadaire du Parti socialiste autonome tessinois est plus épais que d'habitude (c.p. 319, 6501 Bellinzone) : aux pages d'actualité classiques viennent s'ajouter les thèses politiques, économiques et sociales (« 1. 1973-1977 : du deuxième congrès à aujourd'hui; 2. La crise et ses conséquences; 3. La stratégie et la tactique du parti : lutte pour la réforme et la révolution; 4. La ligne politique du parti... ») de cette formation de gauche qui tiendra son troisième congrès ordinaire le dimanche 6 novembre prochain à Bellinzone.